

Louise Van Brabant

**Olympisme et cinéma :
un terrain de jeu comme un autre**

C'est en 1936 que les Jeux olympiques sont, pour la première fois, diffusés à la télévision locale. Depuis lors, de nombreux réalisateurs se sont succédé pour retracer ces manifestations populaires dans des films de genres et desseins variés, plus ou moins politiques, plus ou moins esthétiques, rarement mémorables. Grands noms et anonymes se croisent au sein de ce thème étrangement fécond : il s'agit là d'un corpus d'une petite centaine de films pour les Jeux olympiques d'été et d'hiver confondus. L'ancestrale rivalité entre télévision et cinéma est-elle à l'origine de cet acharnement ? Diffusés en direct à partir des Jeux de Tokyo en 64, ces événements ont attiré toujours plus de spectateurs, engageant les grandes puissances à tirer parti de cette visibilité pour en faire un terrain idéologique de la Guerre Froide. La fertilité de ce thème peut aussi être attribuée à l'entrée de ce décor dans les poncifs télévisuels : univers désormais familier, les JO seraient alors perçus comme l'un des bons filons pour obtenir une audience sans trop se fouler.

Quelle que soit l'origine de cette tendance, un examen global de l'olympisme au travers du prisme cinématographique n'est cependant pas dépourvu d'intérêt : il permet d'établir un état des lieux du cinéma de grande diffusion, et de ce qu'il a trouvé bon de retenir de ces manifestations (extra) ordinaires.

Le décor est posé : sur fond de compétition sportive, de grands hommes courageux se mesurent l'un à l'autre, rivalisant d'énergie et de ténacité. Et ce n'est même pas le plus beau : le plus beau, c'est que le meilleur sera celui que l'on n'attendait pas. Du fils de berger éthiopien (*Jesse Owens Story*, 1984 ; *The Athlete*, 2009 et *Race*, 2016) au jeune survivant des violences de la Partition des Indes (*Bhaag Milkha Bhaag*, 2013) en passant par l'orphelin Sioux (*Running Brave*, 1983), les JO se font le théâtre de belles histoires d'ascension et de gloire à l'américaine. « Partis de rien », « contre toute attente », ces jeunes hommes défient les lois du déterminisme social par leur détermination à toute épreuve. On y rencontre le boxeur Muhammad Ali (*The Greatest*, 1977), le coureur de fond Steve Prefontaine (*Prefontaine*, 1997 ; *Without Limits*, 1998), l'athlète en décathlon Bob Mathias (*The Bob Mathias Story*, 1954) ou encore le portrait croisé des coureurs Harold Abrahams et Eric Lidell dans un film traitant des Jeux de 1924 (*Chariots of Fire*, 1981). Si la majorité de ces productions sont anglophones et principalement issues des U.S.A., des pays très peu représentés dans le cinéma mondial parviennent, ces dernières années, à se faire une place dans le milieu : l'Éthiopie (*The Athlete*, 2009, sur le sprinteur Jesse Owens, quadruple médaille d'or et cauchemar de Hitler aux JO de 1936), la Corée du Sud (*Forever the Moment*, 2008 ; un film traitant de handball féminin), la Malaisie (*Ola Bola*, 2016, à propos de l'équipe de football malaisienne qualifiée aux Jeux de 1980) et le Pakistan (*Shah*, 2015, qui raconte le parcours du boxeur Hussein Shah). Ces biographies romancées constituent l'une des trois grandes catégories dans lesquelles on peut classer les films olympiques – les deux autres étant le

drame historique et le documentaire. Si certains de ces athlètes sont effectivement issus de catégories sociales défavorisées/dévalorisées, il n'en reste pas moins que ce genre de compétition n'offre les hauteurs de la gloire qu'à un seul prétendant au titre unique du médaillé d'or – ne laissant aux autres que l'oubli et l'humiliation. Pas si étonnante, finalement, la popularité de ce thème faisant l'apologie d'une organisation hiérarchique ; il n'est que le reflet de la société qui l'a érigé au rang de divertissement majeur.

Le drame historique et le documentaire se partagent les revendications politiques parfois sanglantes ayant profité de la visibilité internationale offerte par les JO. L'évènement le plus cinématographiquement prolifique est le massacre de Munich : cette affaire inspirera pas moins de six films, dont *Munich* (Steven Spielberg, 2005), *21 h at Munich* (William A. Graham, 1976) ou encore le documentaire *One Day in September* (Kevin Macdonald, 1999). De son côté, la Guerre Froide se trouve ironiquement mise en scène aux JO d'Hiver de 1980 dont sont tirés deux films redondants, *Miracle on Ice* (Steven H. Stern, 1981) et *Miracle* (Gavin O'Connor, 2004), tandis que le boycott de ces mêmes Jeux inspire un film plus singulier : *Personal Best* (Robert Towne, 1982). Ce dernier traite des rêves brisés de coureuses de fond s'entraînant pour ces Jeux auxquels elles n'auront finalement pas accès, le tout sur un arrière-plan de romance lesbienne. Un épisode moins médiatisé et pourtant intensément déchirant se trouve représenté dans un film de 2006 (*Children of Glory*, Krisztina Goda) et dans son reflet documentaire sorti la même année (*Freedom's Fury*, Megan Ranney) : l'épisode du « bain de sang de Melbourne », match de waterpolo où se sont affrontés soviétiques et hongrois, colorant de rouge les Jeux de Melbourne dans le contexte de l'insurrection de Budapest en 1956, violemment réprimée par l'armée soviétique.

De ce petit panorama, force est de constater que les films dé-

diés à des sports ou des athlètes en particulier font des *hommes* et de la *course* leurs sujets de prédilection. Même les films basés sur des athlètes fictionnels choisissent un coureur pour protagoniste (*Running*, 1979) ; c'est dire si elle constitue la discipline la plus représentative des Jeux. Sans doute ce sport a-t-il l'avantage de symboliser la compétition sportive dans toute sa splendeur sans pour autant nécessiter de grands moyens techniques pour la figurer : un terrain, un coureur (pour plus de *drama*, ajoutez un intransigeant entraîneur au grand cœur, un public qui penche plutôt pour l'adversaire et une petite amie fidèle qui sautille derrière la grille du stade). Toutefois, au-delà de ces considérations, il ne faut pas oublier que la course constitue l'une des plus anciennes actions humaines à avoir été décomposée par l'appareil photographique : la *running man* de Muybridge, « peut-être la plus iconique de toutes les images photographiques¹ », est une image unique et novatrice qui « ne se contente pas d'offrir une vision du passé, mais fait coïncider le passé avec nous. Il a commencé à courir en 1887 et il court toujours [aujourd'hui] ». C'est aujourd'hui l'appareil cinématographique qui s'attache à décomposer son mouvement, cette fois grâce au découpage de l'actions en plans multiples, permettant au spectateur de saisir par tous les points de vue cette manœuvre fascinante qu'est la mise en branle des jambes humaines. Les cinéastes s'occupant de rendre la course à l'image usent et abusent du découpage et des innombrables possibilités qu'offre le montage : retours en arrière, sauts dans le futur, arrêts sur image et autres ralentissements sont légion. Ainsi, courir à l'écran revient à appartenir à un autre espace-temps : à un temps historique et universel, celui de l'Homme qui court et ne compte visiblement plus s'arrêter.

Les sports plus insolites sont réservés aux comédies : la marche athlétique dans *Walk don't Run* (Walters, 1966), le bobsleigh dans *Cool Runnings* (Turtletaub, 1993), le ping-pong

¹ <https://thebioscope.net/2010/09/22/the-running-man/>

dans *Balls of Fury* (2007), voire le curling dans *The Move of the Penguin* (2013). Pour sortir des sentiers battus, il faut aller chercher du côté des productions récentes et du documentaire, lesquels s'attachent depuis peu à dépeindre des sports plus excentriques ou des sportifs délaissés : les sportives. Car, exception faite des deux films précédemment cités, les femmes se trouvent cantonnées au patin sur glace (*One in a million*, 1936 ; *The Cutting Edge*, 1992 – et ses multiples suites de 2006, 2008 et 2010). A ce titre, deux documentaires montrent des femmes, des sportives qui ne sont pas des patineuses : *Parfaites* (Jérémie Battaglia, 2016) et *Fighting Gravity* (Virginia Masden, 2009). Le premier suit le quotidien de l'équipe nationale canadienne de natation synchronisée et entend bousculer les clichés dont ce sport a longtemps fait les frais à la suite des films de sirène hollywoodiens, où des nageuses souriantes, confondantes de glamour et de beauté, fendent l'eau avec autant de grâce que de (feinte) facilité². Le second concerne le combat d'un groupe d'athlètes pour accéder aux épreuves olympiques de saut à ski, discipline intégrée dans les Jeux depuis 1924 mais réservée aux hommes. Un autre film, de fiction cette fois, met en scène une femme, une *patineuse*, et parvient à exterminer tous les stéréotypes qui assignaient habituellement ce sport au genre de la romance : *I, Tonya* (Craig Gillespie, 2017). L'interprétation d'une captivante justesse de Margot Robbie a assuré le succès de ce film retraçant le parcours de Tonya Harding, impliquée dans une affaire de violences envers sa rivale de l'époque, Nancy Kerrigan. Ici, nulle ascension fulgurante vers la flamme olympique en transcendant les lois de la gravité : au travers d'une photographie exemplaire, le film parvient à rendre leur poids à ces patins que l'on finissait par croire faits de plumes, à ne voir que les pas de côté et pas les difficultés à décoller. Drôle et

² Ceci ne minimisant en aucun cas la qualité de certains de ces films, dont Esther Williams, athlète hors-pair qui aurait participé aux J.O. de 40 si ceux-ci n'avaient pas été annulés à cause de la guerre, représente la quintessence.

émouvant, représentant avec rigueur la violence psychologique et physique de ce milieu, on aurait tendance à penser que cet excellent film ne traite d'olympisme que par mégarde.

Du côté des documentaires, il existe les films officiels dont *Les Dieux du Stade* (Leni Riefenstahl, 1936) constitue l'entreprise la plus renommée. Mais, à côté de ce monument controversé, trois autres productions méritent d'être considérées : *Olympia 52*, *Tokyo Olympiad* et *Visions of Eight*. Le premier marque l'entrée de Chris Marker dans le long-métrage. Bien qu'il le considère comme son « brouillon de jeunesse », ce film fait déjà écho au cinéma-vérité qui animera Marker dans la suite de sa carrière, par l'usage d'une caméra légère et la recherche d'une intimité avec les humains que rassemble cet événement. S'y trouve dépeinte une vision des Jeux centrée sur les spectateurs plutôt que sur les acteurs, sur les émotions des athlètes et non pas sur leurs performances. Dans le même ordre d'idées, le second film est le documentaire officiel des Jeux de 64 à Tokyo, réalisé par Kon Ichikawa, dont le nom voisine ceux de Ozu et Kurosawa. Le film est intéressant à plus d'un titre, notamment en ce qu'il contrevient totalement à ce que le gouvernement japonais en attendait : Ichikawa offre un film esthétique et sensible, s'attachant à décrire l'ambiance des Jeux plutôt que la compétition, l'humanité des athlètes plutôt que leurs résultats sportifs. À sa suite, *Visions of Eight* est le documentaire officiel des Jeux de 72, film d'anthologie pour lequel huit réalisateurs internationaux³ ont réalisé un segment représentatif d'une facette de l'évènement, en proposant ainsi un portrait pluriel : celui des femmes, des hommes, des gagnants et des perdants.

En définitive, l'olympisme est un terrain de jeu comme un autre : du thriller à la comédie, en passant par la romance mièvre – sans oublier la biographie dithyrambique, le documentaire révélateur et l'inévitable *teen movie* des sœurs Olsen –

3 Milos Forman, Kon Ichikawa, Claude Lelouch, Iouri Ozerov, Arthur Penn, Michael Pfleghar, John Schlesinger et Mai Zetterling.

tous les genres, les pays et les époques semblent susceptibles d'y passer. Malgré les avancées récentes en termes de représentation de genre et de variété dans les disciplines portées à l'écran, l'horizon d'attente du spectateur se trouve très rarement bousculé. La majorité de ces films ne montre que peu de distance critique face au dispositif même du décor sur lequel ils se fondent... Ce qui n'exclut pas la possibilité d'un changement : *I, Tonya*, en s'intéressant à ce qui se passe en coulisse et à ceux qui n'accèdent pas au sommet, laisse entrevoir ce qui pourrait être, tout comme les documentaires précédemment évoqués ouvrent la voie à une vision alternative de ces événements ultra-compétitifs. Ne reste qu'à la suivre. L'Homme court toujours, l'Histoire n'a pas fini de s'écrire ; en dépit des travers de ces productions de qualité variable, il reste que la visibilité des JO demeure une occasion à saisir : celle de soulever des pans d'ombre, de retourner les standards, de démonter les *a priori* – au cinéma, comme dans la vie.